

Études littéraires



Écrire le corps?

Jean-Thierry Maertens

Volume 12, numéro 3, décembre 1979

FÉMINAire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500498ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500498ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Maertens, J.-T. (1979). Écrire le corps? *Études littéraires*, 12(3), 339–350.
<https://doi.org/10.7202/500498ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1979

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ÉCRIRE LE CORPS ?

jean-thierry maertens

Écrire le corps est un objectif explicite de maintes écrivaines. Toute l'écriture féminine ne s'y réduit certes pas mais elle s'y reconnaît avec assez de fréquences pour que l'on puisse prendre ce projet comme fil conducteur d'une critique.

Notre réflexion se veut une parabole : les vérités sont parfois plus accessibles d'être formulées à demi-mot et de ces interstices par où passe le fantasme. Mais la parabole poursuit un but précis : de dégager l'articulation dialectique du rapport du corps à l'écrit, qui s'est souvent jouée au sein de la relation des sexes. Cette corrélation constitue à nos yeux un élément structurel de toute écriture et ce n'est sans doute que par un avatar culturel — la culture — que la pratique s'est répétée de faire jouer au sexe mâle le rôle de l'écrit et à l'autre celui du corps. Reste à examiner sur quels critères repose une telle répartition des rôles et quel est ce « corps » ainsi perdu ou revendiqué par l'écrit.

Nous retrouverons à l'œuvre cette dialectique et son ambiguïté dans plusieurs situations où le rapport corps et écrit est nettement mis en lumière. Si ces dernières ne constituent pas nécessairement les moments les plus importants de l'histoire littéraire, elles n'en illustrent pas moins l'oscillation à l'œuvre et peuvent dès lors contribuer à jeter quelque lueur sur la revendication du corps inscrite dans maintes écritures de femmes contemporaines.

Le mythe d'Athéna et de Tirésias inspirera notre démarche. Ce mythe est mâle, il est vrai, et comme tel sans doute mal venu pour rendre compte d'une expression féminine. Mais Tirésias, on s'en rendra compte, n'entend pas s'en tenir aux cadres de la culture phallique : son cheminement consiste précisément, grâce au corps de la femme, à passer de l'imagerie de représentation où il circule en voyeur à la dérive fantasmatique du voyant qui le mène au pulsionnel, là où ni coupure sexuelle

ni culture n'existent. Comme tel, est-il peut-être habilité à dire quelque chose de l'écriture féminine.

Une des versions du mythe rapporte que le devin fut frappé d'aveuglement le jour où il lui fut donné de voir dévêtu le corps d'Athéna ; heureux est-il d'ailleurs de n'être qu'aveuglé : Actéon face au corps nu d'Artémis y a laissé la vie ! Ainsi se révélait le secret de la divination, regard intérieur de Tirésias en symétrie à cet œil en trop de la lecture psychanalytique. Par ailleurs, Athéna est si parfaitement soumise à la loi du Père qu'elle en a perdu la réalité de son corps laissé pour vierge et non communicable. Elle a opté pour ces substituts du corps que constituent le vêtement (ce fameux *peplon* tissé à longueur d'années par d'autres vierges athéniennes) et l'écriture (cette autre texture, patiemment mise en place sous son patronage par les citoyens d'Athènes). Corps éperdu, l'histoire d'Athéna, entre les plis du vêtement et les replis de l'écriture, se double d'une parenthèse, un lapsus, lorsque la déesse se croyant en son intimité se départit de la loi écrite et du vêtement tissé pour recouvrer son corps en sa nudité. Tirésias en tirera sa vocation. Son aventure s'inverse en effet par rapport à celle d'Athéna : fidèle, en bon mâle, du code vestimentaire et scripturaire, voici qu'il en vient au corps, passant de la métonymie au réel et s'il en est aveuglé, sans doute est-ce moins par châtiment que pour lui clôturer à tout jamais les yeux sur les objets-substituts et l'intimer à jouir de l'image captée du corps par-delà les apparences. Ainsi est-il consacré devin, de repérer une autre réalité derrière les événements, sous les comportements la pulsion. On rapporte aussi que Tirésias devint aveugle pour avoir déclaré que la femme, dans le rapport sexuel, jouissait dix fois plus que l'homme. Quoi qu'il en soit, le devin sans regards échappera désormais aux objets répétés qui trompent la jouissance du mâle et replié sur son propre corps tentera-t-il de rejoindre la totalité apparemment laissée aux femmes. Plus que l'image du corps nu d'Athéna, — simple corps imaginaire pour un voyeur alors qu'il est promu voyant — c'est la quête de son propre corps à recouvrer par-delà les subterfuges que Tirésias emporte dans sa nuit. Son avenir divinatoire est dès lors assuré. Il est vrai qu'une autre version du mythe aurait circulé. Ce seraient les femmes processionnant dans les Panathénées qui l'auraient racontée. Mais ces femmes n'écrivant pas, cette histoire est perdue ; il nous faut bien dès

lors l'inventer à nouveau. D'après cette version donc, Tirésias n'aurait jamais vu le corps d'Athéna et s'il est devenu aveugle, c'est que tout simplement il s'est fourré le doigt dans l'œil sur la question féminine... un piètre accident qu'il ne convenait pas à un homme de raconter de la sorte et qu'il a ainsi camouflé dans la forme bien connue du mythe. Le texte qui va suivre s'en tient à la version écrite du mythe et laisse aux lectrices rassemblées en nouvelles Panathénées le soin d'en créer une autre (et cette fois, de l'écrire pour qu'elle ne se perde jamais plus).

On peut pointer quelques repères entre ce mythe d'Athéna et la condition de la littérature féminine actuelle dans la mesure où s'effondrent, de part et d'autre, les signifiants d'une loi du Père pour révéler le corps dans sa plénière nudité. Mais par les temps qui courent, les Tirésias se font rares. Les mâles dans leur terreur de se perdre de vue ne sont-ils que voyeurs au point que le corps offert — ou tel qu'ils le perçoivent — n'est qu'objet sans pouvoir de déssaisissement ? Ou les femmes, aujourd'hui, se font-elles les devineresses, Athéna s'aveuglant elle-même de la vision de son propre corps ? Ou, à l'envers de Tirésias, les femmes prendraient-elles ce supplément de sens pour, aussitôt leur corps découvert, le transcrire dans les signifiants d'une écriture bien visible, quitte à jouer de quelques railleries et à réduire la phallicité des autres ? Tirésias, d'avoir vu le corps par-delà ses revêtements, s'est enfoncé dans la nuit de ce corps par-delà le discours ; les Athéna contemporaines, de se voir corps, tentent au contraire de le livrer dans les évidences de l'écriture. Voilà qui mérite sans doute qu'on s'arrête.

Des failles mêmes d'un certain contexte socio-politique, Tirésias se retire des signifiants de la loi du Père pour vivre le pulsionnel du corps, du corps-mère ; aménagement qui n'est plus guère offert dans notre système unidimensionnellement réglé par la Loi et ses refoulements. Les conditions matérielles et idéologiques d'une société déterminent en effet sans conteste le rapport du corps à l'écrit. L'opposition entre les « sorcières » et les inquisiteurs en sont par exemple une tragique illustration. Nul danger d'identification à Tirésias pour ces derniers. Les exigences de l'écriture rituelle et théologique les ont castrés si totalement de leur corps, qu'aveuglés ou non, il ne leur est pas donné de voir dans le corps de la sorcière apprêté pour la torture autre chose qu'un corps « possédé » de leur imaginaire : espace pour Satan, terrain vague de leur

sado-érotisme, le tout passant au feu aussi facilement qu'un fantasme écarté. Aucune disposition à la clairvoyance chez ces inquisiteurs, trop enfoncés dans la loi du Père, commentée, glosée, interprétée, pour laisser le moindre goût du corps-mère. Pas plus d'Athéna chez les sorcières à la question : le mode de production féodaliste et l'idéologie chrétienne ambiante réduisent leur corps à la seule force de production et de reproduction sans place au moindre érogène ; rien là qui puisse aveugler en inquisiteur et lui laisser lire un quelconque réel perdu. Et si les sorcières ont connu quelque jouissance de leur corps, elles n'ont guère disposé des conditions ni des mots pour le dire. Aucune tentation, en tout cas, de transcrire leur corps dans l'écriture à l'exception toutefois de ce nom inscrit de force au bas du texte écrit par d'autres et reproduisant leurs « aveux », écriture du corps bien réelle celle-là, commandée par une pulsion de mort — la seule que la torture respecte au corps des victimes — par quoi au moins elles échappent à leurs juges. Le corps, là, se disant effectivement dans l'écriture, à même la mort. Mais la sorcière médiévale et son inquisiteur s'écartent encore d'Athéna et du devin sous d'autres modes. C'est la femme, dans le mythe grec, en pleine possession de son corps (fût-elle possession secrète) qui porte le mâle aveuglé à incandescence (fût-il ramené à son propre corps). Dans la tragédie du tribunal ecclésiastique, l'écriture est la chose de l'inquisiteur qui pathologise la femme de la produire hystérique. Le mal athénien était hors-corps ; la tare médiévale est d'être hors-discours. Si le corps d'Athéna était le non-dit de l'écrit, celui de la sorcière en est le dehors, l'exclu. Le premier est source de créativité, il inspire : à preuve la fonction de Tirésias ; pour l'autre aucune issue dans une écriture judiciaire qui s'autogénère : seul lui reste le cri, ou le silence, qui ne fait pas la culture.

Un siècle plus tard, une nouvelle dialectique corps/écriture voit le jour dans laquelle invariablement le corps est de femme et l'écrit mâle. Le contexte socio-économique est devenu bourgeois et urbain. Certaines femmes, à la condition de se cloîtrer, accèdent à l'écriture et au discours ou tout au moins disposent d'un confesseur ou d'un directeur de conscience qui en détient les clés. La mystique n'est guère différente de la sorcière, l'une et l'autre jouant d'un corps aussi forclos, hystérique (à preuve la délimitation mal faite entre la mystique

et la possédée : qu'on pense à Jeanne des Anges et ses compagnes de Loudun). Une chose cependant les sépare : la première dispose des signifiants de l'écriture pour dire son corps, privilège auquel ne pouvait accéder l'analphabète paysanne consacrée sorcière. Quelques analogies se révèlent par contre entre cette mystique et Athéna. L'une et l'autre sont vierges, au corps hors-commerce par la volonté du père ; l'une et l'autre, formées à l'écriture de sa Loi et à sa répression, la transgressent pour recouvrer leur corps dans sa nudité pulsionnelle, fût-ce à part-soi ou dans l'extase, l'une et l'autre épiée par un mâle, devin là-bas, ici confesseur. La mystique n'a rien à dire, n'a pas de mots pour dire encore moins pour transcrire l'expérience pulsionnelle qu'elle fait de son corps.

Mais voici qu'au retour de sa vision, on la presse de parler : il faut que régresse au discours ce corps qui l'a transgressé ; on la presse de manifester la réalité de son expérience mystique dans une vie quotidienne vertueuse, c'est-à-dire : explicitement soumise à l'ordre et à la règle. Et voici que ces femmes se mettent à écrire ou tout au moins à se dicter à leur confesseur empressé et parfois « spirituellement » amoureux. Écriture de ruse qui emprunte ses signifiants au discours théologique ambiant : oui, ce qu'elles ont vu, c'est bien ce que décrivent les théologiens dans leurs textes, quitte à surenchérir encore. Un écrit est particulièrement bien venu pour assurer cette transposition du corps pulsionnel dans les mots-signifiants : le *Cantique des cantiques* et la vingtaine de commentaires qui figuraient à l'époque dans les bibliothèques de couvents. La mystique y puise les mots (époux, noces...) qui semblent dire son désir donnant ainsi forme conjugale à l'inexprimable de son corps pour le plus grand bien des théologiens qui lisent dans le récit les merveilles de Jésus-Époux au phallus si gratifiant de grâces et la primauté du mâle répondant de la totalité du désir de la femme, de l'absorber en lui. Ainsi l'Athéna des monastères démystifie de tout son corps l'écriture des devins du temps mais se perd aussitôt d'emprunter à cette écriture même et à sa phallicité les mots pour se dire. Écriture de vérité, peut-être, dans la mesure où perdue dans le sémiotique, elle ne pouvait le dire qu'en se perdant à nouveau dans la signifiante. Mais écriture de ruse : en empruntant les procédures des théologiens, la mystique a sauvé sa peau : on brûlait leurs livres, plus leur corps ! En définitive, écriture

illusoire, plutôt linceul que production de ce corps ainsi interdit d'écritures comme l'expriment psychosomatiquement ces mystiques stigmatisées portant sur leur propre corps les empreintes d'un Jésus biblique, tellement livresque! Qu'en est-il dès lors de l'aveuglement de Tirésias en ces expériences mystiques? Le devin grec fut réellement frappé de clairvoyance, en effet, de ne plus se satisfaire des signifiants-substituts du corps entrevu; les théologiens, eux, sont tout au plus myopes. Ils n'ont point aperçu se débattant derrière les signifiants de leurs écrits ce corps angoissé s'y tramant filialement pour survivre. À l'encontre du devin, les théologiens sont ainsi passés à côté de l'inspiration. Et la mystique, contre-Athéna, non dévoilée, s'est revêtue des signes de l'écriture. La bourgeoisie naissante n'aurait pu tolérer ni un corps de femme qu'elle chargeait d'être le porte-insignes de ses commerces phalliques. La mystique n'a pu jouir encore que d'un corps imaginaire, castrée du réel et privant Tirésias du bénéfique aveuglement.

Passons un siècle encore ou deux. Voici l'écriture à bout de souffle, le discours théologique défait par les Encyclopédistes, le discours légal détruit dans la Révolution. Sade apparaît comme un nouveau Tirésias, dénouant de toute sa perversion et l'orthographe de l'écriture et l'orthodoxie de la morale, ces névroses bourgeoises. Comme Tirésias, Sade est puni d'un enfermement carcéral presque continu, d'un aveuglement donc qui l'amène à plonger dans l'univers pulsionnel. Il lui fallait le fouet, parfois réel, plus souvent imaginaire, pour rejoindre un corps que toute l'écriture du monde avait rendu absent, ou encore ces corps enchaînés pour donner un lieu à ce que l'écriture prenait pour sans-lieu. La nudité de l'Athéna offerte à la perversion est cette absence même de l'écriture et si le Divin marquis a subi la loi pour ses sévices, à en être enfermé, cette répression est là moins pour protéger les femmes fouettées que les signifiants mêmes de l'écriture de toute transgression. Enfermé, Sade en est réellement aveuglé, à la façon de Tirésias, absent à son tour aux signifiants, non-lieu d'une écriture qui le supprime comme elle a barré la femme. Sade en devient féminin, c'est lui Justine! Mais cette féminité de Sade annule la femme. Le mythe d'Athéna est une nouvelle fois inversé: un nouveau Tirésias dénude la déesse à coup de fouet contre la loi du Père qui assurait le revêtement

vertueux de Justine ; ce n'est pas Athéna qui se dénude. Ainsi la féminité sémiotique en laquelle s'aveugle Sade en son propre corps est-elle par lui enlevée imaginativement au corps de la femme. L'équivoque initiale persiste, et dans la répartition imaginaire des rôles : un homme écrit et une femme humiliée est corps à nu mais, plus perversément encore, l'homme écrit ce corps de la femme ou plutôt la féminitude qu'il y dévoile. Au moins la mystique des siècles précédents volait-elle au mâle ses signifiants pour sauver son propre corps ; Justine est dépouillée de son corps par le symbolique subverti du mâle obsessionnel.

Avec le surréalisme, une autre tentative se manifeste d'écriture du corps, sous le patronage déclaré du Divin marquis. Mais si prudente, si réservée face à la perversion qu'elle en devient fumisterie : Athéna n'a pas à s'y dénuder même si les femmes, en cette littérature, se promènent souvent nues. C'est qu'un revêtement les protège de toute nudité : les surréalistes regardent en la femme la déesse paradisiaque, ou démoniaque, la vierge ou la putain, la maternante ou l'esclave, jamais nue, plutôt enveloppée de leur imaginaire qui se voudrait délire. Pas de Tirésias aveuglé, pas d'Athéna qui traverse l'écriture en déboîtant des signes à la désordonnance trop bien calculée. La fidélité de la situation surréaliste au mythe ancien des Grecs ne tiendrait qu'à ce guet sans relâche du corps idéalisé de la femme.

Le mythe d'Athéna et de Tirésias pourrait sans doute projeter une lumière sur bien d'autres situations dialectiques où l'écriture, comme dé-corps, se trouverait éprise d'un corps mais toujours imaginativement, toujours chargé de combler les interstices de signifiants trop vides.

Or voici que le mythe resurgit, dans une nouvelle distribution des rôles. Lassée de tant de myopie, Athéna ne se dénude plus que pour soi, pour son propre plaisir, devant son propre miroir. Poussant plus loin encore la réduction du mythe au monologue exclusif, Athéna se met à écrire son propre voyage intérieur. Le mythe à deux, personnages en position dialectique sinon même conflictuelle, éclate : il ne subsiste qu'un seul protagoniste. Et, ainsi castré, le regard de Tirésias se tourne avec peine vers quelque possible éblouissement. Non sans se questionner, dans cette nouvelle solitude, sur l'étrange

coexistence d'un corps nu et d'un texte, si proches de la texture d'un vêtement. Si, paraît-il, Athéna n'utilise point d'encre pour écrire mais le sang de ses menstrues, son lait ou ses larmes, Tirésias observe les signes de sa mâle écriture fonctionner de ce que parfois, il ne voit qu'exsudation des femmes. Et si le mythe n'était pas si éclaté et jouait encore à deux personnages aux pôles autrement distribués ?

Son corps qu'Athéna aujourd'hui livre aux signifiants de l'écrit s'offre à différentes situations. Une première écriture du corps prend ce dernier au plan social dans l'exigence d'égalité de ses droits surexploités, la liberté pour la femme d'en user jusque dans la libération d'un sexisme qui la rive au désir mâle. Littérature de dominées, à bon droit révoltées contre l'inégalité des rôles et la servitude des corps. Mais cette revendication féminine ne s'articule-t-elle pas dans le contexte même d'un discours engendré par l'instance socio-économique (phallique), la femme écrivant son droit à l'avortement au moment même où l'idéologie discourt sur la nécessaire dénatalité ; la mère de famille revendiquant la réduction de ses tâches, le loisir au sein même du ménage, le refus de la double profession quand le système manipule en toute efficacité de nouveaux modèles, chargés de numinosité, de la maternité. Si la femme entend bien contrôler sa génitalité, ce discours est-il proprement féminin de naître au moment où s'amplifie la médicalisation du corps ? Et si, dans un domaine aussi phallicisé que le sacerdoce chrétien, la femme revendique aujourd'hui une place au moins égale à celle de l'homme, cette éventuelle promotion ou tout au moins sa revendication sont-elles autre chose que l'antinomie nécessaire à la théâtralisation et à la mythologisation de l'écriture de masse actuelle ? Il ne s'agit pas de désamorcer une lutte, juste et laborieuse, mais de repérer l'écriture qui en naît. Or, est-elle féminine, posée à l'intérieur de la cohérence même du discours phallique qu'elle modifie au bout de conquêtes, à bout de bras, mais déjà autorisées ? Quels que soient les signifiants du discours nouveau des femmes, plus rien en eux n'est capable d'aveugler. Tirésias se forgeait à la fois des dieux et les conditions mêmes de son égarement, refuges à l'Autre imaginaire ou sémiotique. Les conditions faites au discours contemporain, qu'il soit signé par la femme ou par l'homme, en

ramenant l'Autre étrange au sein même de la signifiante rendent douteux voire absent tout étonnement.

Reste à Athéna un autre recours, un autre dénudement : non plus de son corps morcelé en société mais de ce corps biologique, effectivement autre. Une écriture du corps apparaît alors, nouvelle en cette seconde moitié du siècle, qui dit la jouissance unique de l'orgasme, celle de la caresse aux multiples recoins du corps, celle de la montée du lait ou de la descente du sang, celle d'un ventre qui se fait antre. Jouissance que le corps de la femme fait affleurer hors du corps de l'homme tandis que les mots pour la dire sont plénitude, totalité, fusion dont l'homme s'est coupé pour se donner d'écrire. Et voici démystifié le corps imaginaire dont Tirésias affublait la femme et qu'apparaît réellement un corps, plus proche du Réel qu'il n'en disait. Tirésias est-il fasciné ? Rêvant à une androgynie, à ce corps féminin sans rien perdre du sien ? Si ce corps occulté qu'il parquait auparavant dans l'hystérie était bien effet de réel ? Il se reprend à dire comme aux temps d'Athéna : que la femme jouit dix fois plus que l'homme. Mais plus guère aveuglé d'une telle proclamation si, tout compte fait, cette écriture du corps n'était encore qu'écriture de corps imaginé, corps désigné (précisément, et par qui ?) pour contenir toute jouissance, toute plénitude, en un mot cet Autre, objet du renoncement mâle et de ses substitutions hédonistes dans le culturel et la science. Athéna est toujours bien là à se dénuder, corps de femme et jouissance, et l'homme en fait encore une déesse-mère, signifiant de son manque, mais signifiant. Il n'est pas rare d'ailleurs que telle écriture du corps de la femme lui serve de thérapie, de transmuier son angoisse en signifiante, son énergie en linéarité. Et voilà rassurée la validité de ses propres métonymies. Le corps féminin ainsi inscrit certes la différence ; elle rouvre à peine en l'homme la cicatrice de la diff-errance qui l'origine.

Les textes écrits du corps de la femme tentent ainsi d'exprimer une jouissance des signifiants pareille à celle du corps. Il est vrai qu'au niveau de la langue un énorme cheminement reste à faire ; pensons au français, langue par excellence phallicisée où, seul exemple, le genre masculin a absorbé le neutre latin. Il n'est que de voir les difficultés

rencontrées pour féminiser des termes jusqu'ici au masculin ou ne disposant que d'un féminin péjoratif. Tout est à faire, bien au-delà de timides renversements désignant un périodique féminin comme « menstruel » plutôt que « mensuel ». Les innombrables jeux de mots, déboîtements syntaxiques, refus de ponctuation risquent d'égarer l'écriture du corps dans les marais où s'est embourbé le surréalisme faute de dénoncer les interactions sociales de la langue. Sans doute à travers les linéaments divers se dessine-t-il une écriture véritablement bilingue, une langue des femmes plus que jeux de mots, la venue d'une écriture où la femme ne sera plus jamais le sexe de l'autre. Reste que, pour le dire, elle recourt encore aux formes héritées d'une écriture qui de sa maîtrise même les autorise.

Mais en réalité, de quoi s'agit-il quand Athéna dénude son corps ?

Une ambiguïté couvre en effet la formule « écrire son corps » dans la mesure où ce dernier, principe d'unification du morcellement originel, n'est déjà plus soi mais produit du miroir projeté sur les organes distincts. Au surplus, ce corps spéculaire est construit comme lieu d'un sémiotique pulsionnel à contrôler (et à refouler) pour que soit le symbolique. On n'a pas dit grand-chose encore de cette lutte des sexes à l'origine de la culture (avec son principe fondamental de l'interdit de l'inceste et de l'échange des femmes) : il y a partage, en effet, entre hommes et femmes, souvent conflictuel. Mais au préalable, le clivage a été réalisé entre corps unifiés par le symbolique, — les hommes y passant plus massivement par cette capacité métonymisante du pénis, ces « parties » pour le tout. L'homme et la femme nés en un corps morcelé ou plus exactement un non-corps n'adviennent à son expérience que par effet de culture, si biologique qu'il soit. Le corps ne tient son unité que des signifiants qui lui sont ainsi imposés : métonymisation pénienne qui fait le symbolique et le mâle ; métaphores que le code élabore autour de la femme, espace pour l'Autre, l'espace de l'autre. Si Athéna se dénude aujourd'hui, ce ne peut être de son vêtement ni de l'écriture de son Père mais de son corps même : n'être que ce non-corps capable d'occulter à nouveau toute signifiante du flux même de son énergie pulsionnelle. De se découvrir de la sorte, en un comportement qui ne peut lui être propre à elle femme, elle

détient toutefois le subtil privilège d'indiquer à Tirésias la voie qui remonte du corps-substitut au réel perdu.

Reste qu'à ce jeu, le femme se perd, s'aveuglant elle-même autant qu'elle égare l'homme, l'un et l'autre pareillement devin de puiser au-delà de la loi du Père. Peut-on parler à ce niveau de féminitude, d'écriture féminine ? ou d'écriture phallique ? Le pulsionnel échappe à la sexualisation et les femmes écrivant leur corps dans l'hédonisme de sa physiologie butent précisément au bord sur le vide angoissant et entretiennent la culture, et la littérature, de leurs propres illusions. Si l'on ne peut parler féminin contre masculin en ce périple vers le non-corps, Tirésias peut alors partager de son propre aveuglement le dénudement d'Athéna et s'il lui faut parcourir un plus long chemin (du lieu au non-lieu quand il s'agit à la femme d'aller du non-lieu désigné au non-lieu réel), il n'en est nullement excommunié. De ce point de vue, le mythe d'Athéna et de Tirésias garde sa réalité et la rejoint même à un niveau jusqu'ici insoupçonné.

Mais voici qu'Athéna au non-corps énonce le projet d'écrire la pulsion, quand du moins elle ne se contente de révéler dans sa sensualité son seul corps. Quelques essais déjà conduisent à la question de cette déconstruction scripturaire en direction du latent. Sorcière lorsqu'elle met à nu son corps laissé pour compte, l'Athéna contemporaine renvoie à la mystique par ses emprunts à l'écriture de signifiants pour son corps : entreprise de ruse qui passe le message sur la fréquence des ondes étrangères et laisse sa trace dans l'ouverture offerte à la métaphore interdite, au non-sens, au cri au sein de la cohérence littéraire, énergie innommable, non isolable mais assez puissante pour entraîner dans sa dérive les signifiants du symbolique. Là sans doute réside la différence entre la moderne et la mystique, cette dernière incapable d'entraîner dans son flux le symbolique de la théologie.

Une critique littéraire des écritures de femmes (et pourquoi pas d'hommes ?) n'aurait-elle pas à poser au texte cette question du non-corps, repérant, mis en travers, d'autres (fausses) représentations : ces stéréotypes qui déjà se glissent dans la littérature des femmes comme autant de mots-écrans, ces expressions d'un corps à tout prix hédoniste, ou biologisé, qui distraient des pulsions, clichés militantistes puisant

davantage leur force à la cohérence de la signification qu'à l'énergie pulsionnelle. Athéna est trop pudique encore en son dénudement, le non-dit dévoilé sert déjà à redites. Tirésias ne se laissera pas aveugler, lassé lui-même de ses métonymies tautologisantes. La femme-écrivaine va-t-elle alors se satisfaire de prendre place au sein de l'écriture au lieu que celle-ci la conquière encore de toute son obsession répétitive et objectivante. Ou bien tente-t-elle l'épreuve de l'écriture au féminin : dans la constante dérive de la cohérence, la mutation de la pulsion en énergie révolutionnante.

La littérature, dans le premier cas, s'enrichira d'essais ou poèmes où se révèle la femme avec ce pouvoir qui lui est propre d'éprouver plus qu'elle-même la sensation ; nul doute qu'assez de désir reste à dévoiler pour alimenter longtemps ces genres mais la femme y sera à nouveau parquée dans un coin bien inoffensif et l'écriture poursuivra sa course éperdue de phallicité. Qu'au contraire, le non-corps lui-même adienne au texte et ce sont tout autant l'écriture politique que l'écrit scientifique qui se trouvent emportés, — un peu à la manière dont la psychanalyse disjoint des certitudes anthropologiques quand elle concerne à la fois l'objet de la recherche et son auteur. À ce niveau d'écriture, il n'y a plus ni homme ni femme, mais des corps conscients de leur coupure originelle et reconnaissant dans la distanciation toute signifiante qui la gommerait. Mais quel regard est disposé à se laisser de la sorte aveugler ? S'agit-il d'ailleurs d'aveuglement et n'est-ce pas la pulsion de mort qui anime une telle dérive ?

Il est vrai que l'on raconte un tout autre mythe : ce n'est plus le devin Tirésias qui voit le corps dénudé d'Athéna, cette vierge pour le Père, garante de tout ce qui est survie signifiante mais c'est Actéon qui contemple la nudité d'Artémis, la vierge violente vouée à la Mère, pulsion de mort incarnée. Actéon, effectivement, en meurt et le fouet se retourne sur les corps mâles aux fêtes spartiates de la déesse. Mais on n'est plus là dans le domaine de l'écriture : Artémis n'écrit pas ; elle chasse.